

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

SEMAINE RELIGIEUSE

DE QUÉBEC

SOMMAIRE

Conférence du Cardinal Parocchi, 753. — La franc-maçonnerie et le gouvernement français, 756. — Le Capital-Richesse, 756. — La guerre à l'eau bénite, 761. — Les élections en Hollande, 764. — Les Américains au Mexique, 764. — Le mouvement démographique, 765. — Population de la France, 765. — Vols sacrilèges, 766. — Bibliographie, 761. — Calendrier, 768. — Memento hebdomadaire, 768.

Conférence du Cardinal Parocchi.

Son Eminence le Cardinal Parocchi a fait dans une magistrale conférence, une protestation contre les attentats qui violent en ce moment l'âme de la Rome catholique.

Cette conférence, au cours de laquelle le Card. Parocchi a dénoncé les menées protestantes, avait lieu dans la grande salle du Palais de la Chancellerie. Le Souverain Pontife y avait envoyé tous les Prélats qui habitent le Vatican. Outre les laïques en grand nombre, on remarquait les Patriarches, les Archevêques, les Evêques, les Prélats, les Généraux d'ordre, les Procureurs, etc.

Au début de la séance, lecture est donnée d'une lettre du Souverain Pontife :

Léon XIII exprime de nouveau sa tristesse et son inquiétude

de voir les ravages qui menacent la portion la plus choisie de son troupeau, celle qui est le plus près de son cœur. Il remercie le Card. Parocchi d'avoir accepté de donner à l'œuvre de la Préservation de la foi le concours de son noble talent, dont il a fait un magnifique éloge. Il recommande l'œuvre à la générosité, à toute l'attention des catholiques. Il répète avec instance que cette œuvre lui tient grandement à cœur, parce que ce sont les intérêts les plus graves, la foi même du peuple romain, qui sont en jeu.

Son Em. le Card. Parocchi commence alors l'une de ces conférences où abonde la connaissance la plus étendue de la théologie, de la littérature sacrée et profane, de l'histoire passée et contemporaine, que relève la possession d'une langue merveilleusement souple, au service d'une imagination féconde en richesses imprévues et saisissantes.

Il dit d'abord sa confusion pour les éloges que vient de lui donner le Pape et pour le choix que l'œuvre de la Préservation de la foi a fait tomber sur lui dans une circonstance aussi solennelle.

Il remercie les princes de l'Eglise d'être venus en si grand nombre : leur présence est le plus éloquent des discours. Cette unanimité du Sacré-Collège, qu'entoure l'élite de la Ville éternelle, proteste bien haut contre les attentats perpétrés contre la foi romaine. Toute cette assemblée semble crier à Rome : Prends garde ! *Res tua agitur.*

Si le Cardinal se fait aujourd'hui la voix de cette assemblée, c'est qu'en temps de guerre, tout le monde est soldat ; chacun vole à la défense du drapeau. Notre drapeau porte écrit deux mots : le Christ et son Vicaire.

Il est toujours debout, et quelles que soient les forces de l'ennemi, il ne tombera jamais fixé qu'il est sur le roc immuable.

Puis approfondissant le sujet, l'Eminentissime conférencier décrit l'assaut général que, dans le monde entier, le protestantisme livre à l'Eglise. C'est la France qui subit les plus furieuses attaques ; les protestants ont occupé, comme des fiefs, les premières places des administrations tandis que les catholiques sont traités en parias et repoussés des charges publiques. Leur propagande a des résultats trop favorables ; elle est même parvenue à grouper quelques prêtres renégats. Dans la guerre que la juiverie et la maçonnerie ont déchaîné contre les congrégations religieuses, les protestants sont complices ou auxiliaires.

D'après le triste spectacle que donne la Fille aînée de l'Eglise on peut conjecturer ce que l'on va rencontrer ailleurs.

En Autriche, résonne le cri déjà poussé autrefois par les barbares des invasions : " Los von Rom ! " On prétend lutter ainsi pour la civilisation. Mais le grand historien du peuple Allemand, Jansen, a définitivement prouvé qu'avant l'apparition de Luther, l'Allemagne avait déjà une civilisation avancée : son évolution logique promettait les résultats les plus rapides et les plus brillants, quand elle est venue se heurter contre les anarchies et les décadences de la Réforme.

Chez les races anglo-saxonnes, un accès récent et inattendu de haine contre Rome s'est jeté à la traverse du consolant mouvement de conversion.

Mais les plus grands efforts du protestantisme sont dirigés contre l'Italie. Son Eminence cite les chiffres et les statistiques qui ont été publiés dans un récent congrès des méthodistes à Milan.

Le but principal est Rome, où se sont multipliés depuis trois ans les " salles chrétiennes ", les asiles, les écoles pour le peuple, les pensionnats de jeunes filles pour la bourgeoisie, les temples évangéliques. Le Card. Parocchi recommande la lecture des dialogues que publie sur ce sujet Mgr. Marini.

Les frais de cette propagande sont couverts par l'or étranger. L'Amérique a envoyé à l'église méthodiste plus d'un million de dollars.

Par malheur, le milieu de Rome n'est que trop favorable à ces entreprises. Nous ne sommes plus à l'époque des Bossuet, des du Ferron, des Bellarmin, où les controverses religieuses conservaient une certaine sérénité, un respect réciproque, et aboutissaient souvent à des conversions.

Aujourd'hui, à la question religieuse se mêlent une foule d'intérêts terrestres, des passions humaines, des visées politiques, des querelles de nationalité, l'envie de la race latine, etc.

Son Eminence termine sa belle conférence par un touchant appel aux frères égarés. Puissent-ils, s'écrie le brillant orateur, retrouver la voie de la vérité et de la vie ! Puisse pour eux aussi se réaliser le mot du prophète : *Videbunt in quem transfixerunt !*

La franc-maçonnerie et le gouvernement français

Soixante-cinq loges maçonniques, réunies à Mâcon sous la présidence d'un sénateur et d'un député, viennent d'adresser à M. Waldeck-Rousseau un télégramme de félicitations pour le complimenter de tout ce qu'il a fait jusqu'à ce jour et pour l'encourager à poursuivre résolument son œuvre. Voilà donc une association secrète, clandestine, qui ne jouit d'aucune existence légale et qui, forte de la bienveillance et de la protection du pouvoir, ne craint pas de réclamer des mesures de rigueur contre des associations qui ne sont, elles, ni secrètes, ni factieuses.

Le Capital-Richesse

Dans sa généralité, la richesse, c'est tout ce que le genre humain a produit par son travail et amassé par son épargne depuis les origines jusqu'aujourd'hui, déduction faite des déperditions qui se produisent tous les jours, et par l'usage et par l'abus.

Cette richesse peut être considérée en elle-même et dans sa totalité, ou seulement dans la partie qui appartient à telle ou telle nation, la patrie ; à telle ou telle famille, le patrimoine ; à tel ou tel individu, la propriété. Le mot peut ainsi s'entendre de tous les biens, ou seulement du numéraire. Nous le prenons ici dans son acception la plus large, pour tout ce que l'humanité possède actuellement : le capital-foncier et le capital-outil, dont le capital-argent n'est que la représentation.

Si l'on se souvient de ce que nous avons dit précédemment, l'on sait que ce double capital dont le genre humain est aujourd'hui en possession n'est point le pur don de la nature, comme le disent les socialistes pour se donner le droit de conclure qu'il appartient à tous, qu'il doit être partagé entre tous. " La nature, " " Dieu ", lit-on communément dans leurs publications, et dans les publications de ceux des démocrates qui partent également de ce faux supposé pour émettre des prétentions injustes,

“ Dieu ”. “ la nature ” a placé l’homme au milieu des richesses de la terre. — Ou encore : “ Les richesses étant données par la nature, tous les hommes n’ont-ils pas un droit égal au sol en naissant, comme à la lumière et à l’air ? ” — Ou enfin : “ L’homme naît riche, et les institutions sociales l’enferment dans la faim. ” Non, la terre végétale et les instruments de travail n’ont pas été donnés à l’homme par la nature, comme l’air et la lumière. Non, Dieu n’a point placé l’homme au milieu des richesses de la terre. Qu’on s’en rapporte à la Bible, si l’on a la foi : “ A cause de toi, la terre ne produira que des épines. ” Et si l’on n’a pas la foi, qu’on s’en rapporte à la science pré-historique et à l’histoire qui nous montrent les premiers hommes se nourrissant de proies, et n’ayant d’autres armes pour les tuer, d’autres instruments pour leurs premiers travaux, que des silex. Dieu n’a donné à l’homme, après son péché, que la première mise de fonds ; l’homme a dû et doit encore tous les jours la faire valoir.

Pour la faire valoir, il a fallu et il faut le travail.

Pour assurer le produit du travail et constituer le capital ou la richesse, il a fallu et il faut la modération dans la satisfaction des besoins et des appétits.

Ce point est d’extrême importance, et c’est pourquoi nous y insistons. Car c’est sur ce fait que repose le droit de propriété : propriété de la patrie, pour la nation ; propriété du patrimoine, pour la famille ; propriété pour chacun du fruit de son travail personnel et de son épargne.

Nous reviendrons plus tard sur la question de propriété, il suffit ici d’en avoir indiqué le principe.

Ce que nous avons à étudier aujourd’hui, c’est la loi de formation du capital-richesse.

1o La richesse vient du travail. C’est le travail qui, mettant en œuvre les éléments fournis par Dieu dans la nature, leur donne utilité et valeur. C’est ce que nos yeux peuvent constater à tout instant et en tout ordre de chose. C’est ce qui, depuis le commencement du monde, stimule le courage.

2o Le travail produit selon le capital mis à sa disposition. Dans l’antiquité, alors que l’homme n’avait encore que les instruments que la nature lui avait offerts, ou des outils primitifs, le travail ne rendait que très peu pour l’énorme labeur des

multitudes serviles ; aujourd'hui il donne beaucoup sous la main d'un enfant. C'est que cet enfant, de ses faibles doigts, peut actionner les merveilleuses machines que le capital amassé par les siècles précédents a permis de créer, de développer, de perfectionner. Toutes nos industries, dans leur marche, dans leurs progrès, démontrent tous les jours que plus grand est le capital, — matières premières, machines de plus en plus perfectionnées, argent qui procure et les unes et les autres, — et plus la production est abondante.

3o Le capital repose sur la vertu. C'est elle qui lui a donné naissance, c'est elle qui le conserve, c'est elle qui l'emploie utilement. Dans l'antiquité nous l'avons dit, c'est la contrainte qui a créé les premiers capitaux et qui les a mis en réserve. Elle n'a pu, durant les quatre mille ans, six mille ans, peut-être davantage qu'a duré son règne, n'en produire qu'une quantité incomparablement moindre que celle qu'a procurée en deux mille ans la vertu chrétienne. Aujourd'hui la contrainte n'existe plus : à l'esclavage a succédé le servage, au servage le salariat, c'est-à-dire la rémunération du travail libre. Aujourd'hui, tout homme est libre de travailler, ou de fainéantiser ; tout homme a la libre disposition de son salaire. Il peut à son gré le dépenser en superfluités, ou mettre en réserve ce que n'exige point sa faim. Il ne subit d'autre contrainte que celle qui vient de son âme et de ses habitudes de vertu, c'est-à-dire de l'empire qu'elle prend et exerce sur elle-même pour dompter sa paresse et refréner ses appétits. Plus ces habitudes se fortifient dans un individu dans une famille, dans une société, plus le capital s'accroît rapidement ; plus elles faiblissent et plus la ruine s'accélère, aussi bien pour les peuples que pour les maisons et pour les personnes.

4o La vertu repose sur la foi. Elle n'existait point dans l'antiquité, et c'est ce qui a rendu l'esclavage nécessaire. Elle n'a commencé d'être qu'avec la prédication de l'Évangile. Elle décroît partout à mesure que les vérités surnaturelles perdent de leur ascendant sur les âmes, Il n'y a que l'espérance des biens éternels qui a pu habituer les hommes à faire continuellement à leur nature paresseuse d'une part, avide de jouir de l'autre, cette double violence de s'imposer la fatigue et de ne point profiter sur l'heure du fruit de l'effort. Mais, dira-t-on, ne

voit-on pas des ouvriers sans foi se montrer courageux et économes ? Sans doute. Mais que l'on remarque qu'ils appartiennent, par le fait et par le sang, à une race chrétienne où le travail et la tempérance se sont acclimatés depuis dix-neuf siècles. Ils peinent et ils économisent par atavisme, par l'entraînement de l'exemple, par la démonstration du bien même temporel qui résulte de la pratique de ces deux vertus. Seulement, à mesure que la foi s'obscurcit dans la société, les appétits reprennent le dessus dans l'ensemble. On ne le voit que trop. L'application au travail n'est plus chez l'ouvrier ce qu'elle était il y a cinquante ans, et le luxe, — c'est-à-dire la dépense inutile, — gagne de proche en proche.

50 Et comme c'est par le clergé que la foi est prêchée, maintenue ou rappelée c'est une vérité certaine que, — dans nos sociétés chrétiennes d'où l'esclavage est banni, — c'est le clergé qui est le premier, le plus fondamental producteur de richesses. C'est de lui, de son enseignement, de la moralité que cet enseignement et les sacrements qui l'accompagnent, produisent dans les âmes, qu'est sortie la richesse actuelle de l'Europe ; c'est lui, avant tout autre, qui peut la maintenir et la développer. Sans lui et sans son ministère, cette richesse sociale s'écoule et se perd.

M. de Saint-Bonnet compare la société à un lac, et le capital qu'elle possède à la masse des eaux que les torrents des montagnes y ont versée. " Tout lac, dit-il, se tient au niveau de son déversoir, cela ne peut pas tromper d'un millimètre. Que le vase se fêle sur le bord, le fluide s'écoule d'autant. Le capital est amassé dans l'enceinte de la vertu. Sur le point où cette vertu fléchit, le capital disparaît. " Cela se constate tous les jours pour les familles ; et pour ce qui est des sociétés, il n'y a qu'à voir le chiffre de notre dette publique et l'effrayant accroissement qu'elle prend d'année en année, à mesure que l'Etat et la société s'affranchissent des lois de la morale chrétienne et se dégagent des données de la foi.

Ce qu'il faut conclure de tout ceci, c'est que la science économique s'est aveuglée en tenant son regard obstinément fixé sur la terre. En définitive, ce sont les agents du ciel qui sont les premiers et principaux agents des biens de la terre.

Au premier abord, il semble que l'Évangile combatte la formation du capital. Il enseigne à ne point se préoccuper du

lendemain, car à chaque heure suffit sa peine. Il vante les trésors du ciel par opposition à ceux de la terre, que rongent les vers et la rouille et que les voleurs enlèvent. Il met l'avarice au rang des péchés capitaux. Mais il prêche le devoir, il condamne l'oisiveté, il persuade la lutte contre toutes les passions, il fait pratiquer le renoncement, ce détachement des satisfactions du moment qui est la condition de toute économie. Que l'on calcule la somme des destructions inutiles qui s'opèrent tous les jours là où il n'a point établi son empire, et là où il l'a établi, à mesure que son ascendant faiblit. Depuis les degrés les plus élevés de l'échelle sociale jusqu'aux plus infimes, que l'on suppose les énormes tributs que l'humanité paie à l'ivrognerie et aux autres vices, à la fureur de jouir et de paraître ; que l'on songe à toutes les superfluités coûteuses que la vanité invente et que les préjugés propagent ; que l'on arrête le regard sur les pouvoirs publics multipliant les dépenses improductives, que dis-je, employant la richesse publique extorquée par des impôts exorbitants, à corrompre l'esprit public et à étouffer la foi dans son germe. De sorte que, tout en dévorant le capital acquis, l'Etat fait ce qu'il peut pour l'empêcher de se renouveler. Oh ! combien la puissance productive du travail et du capital serait accrue, si l'Eglise était mieux écoutée et si l'esprit chrétien pénétrait plus intimement les mœurs. On ne saurait dire le degré d'étonnante richesse où parviendrait rapidement un peuple qui pratiquerait sérieusement l'Evangile, car on ne voit d'autres limites au développement de la richesse publique que celles que lui imposent les défaillances de la vertu. La Rédemption que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a procurée est pour l'âme sans doute, mais en affranchissant l'âme, elle affranchit le corps et la nature elle-même que le péché a fait maudire.

Voilà ce que clergé et peuple doivent connaître. Ils doivent savoir que le prêtre a créé la richesse en Europe, et que c'est lui qui, actuellement encore, en porte la substance. Qu'il vienne à disparaître ou à être paralysé, qu'il ne puisse plus semer la foi et la vertu dans les âmes, non seulement la richesse et le bien-être qui en résultent cesseront de se développer, mais le fonds général de la société s'écoulera peu à peu par les mille fissures du vice, et le monde reverra la misère, l'universelle misère de l'antiquité païenne.

Les fruits nécessaires à la vie humaine ne peuvent s'obtenir que par le travail ; le travail ne produit qu'en proportion du capital mis à sa disposition ; le capital ne se tient debout que par la force de l'âme ; la force de l'âme vient de sa vertu, et la vertu de sa foi : cinq points qui ne doivent jamais être perdus de vue par ceux qui sont préoccupés de l'amélioration du sort du peuple. Rien ne les empêche sans doute d'avoir recours aux moyens d'ordre secondaire, mais s'ils ne visent pas tout d'abord à relever la foi dans les âmes et dans la société, tous leurs efforts seront de nul effet ; si, faute d'une puissante action pour un réveil religieux, la foi continue à décroître, la misère, quoique l'on fasse, — augmentations de salaire, institutions de crédit, retraites ouvrières, etc., etc., — ne fera que croître, et elle s'exaspérera précisément par les remèdes mêmes qu'on voudra lui administrer. La religion seule peut donner du pain à tous.

Aussi M. de Saint-Bonnet ne craint pas de dire : " C'est pour un prêtre une trahison que de faire porter la question sociale ailleurs que sur la foi. O démocrates, tous vos systèmes sont pour faire croire qu'on peut prospérer sans elle. Tandis que ce qu'il faut surtout et avant tout, c'est de démontrer à l'homme grossier de nos jours combien ses intérêts en ce monde dépendent de ses intérêts en l'autre. " (1)

La guerre à l'eau bénite.

Quelques journaux rééditent une plaisanterie qu'ils croient spirituelle en demandant qu'on stérilise l'eau de Lourdes et qu'on défende aux malades d'aller se plonger dans la fameuse piscine, sous prétexte des microbes dont elle se serait infestée.

Quelques journalistes intrépides vont même plus loin ; ils s'attaquent non seulement à Lourdes, mais, à toutes les paroisses des nations catholiques, car chaque paroisse a au moins un bénitier, et c'est là paraît-il, que se sont réfugiés maintenant les microbes les plus dangereux. C'est l'eau bénite, s'il faut en croire quelques docteurs, qui constitue le principal véhicule des maladies humaines.

(1) S. R. de Cambrai.

Un médecin italien, M. Vincenzi, a examiné, dit-on, l'eau contenue dans un bénitier de son royaume, et il y a trouvé des choses épouvantables, des bacilles à noms terrifiants, des bactéries dont le profil fait dresser les cheveux sur la tête.

Voilà donc l'eau bénite mise à son tour en suspicion. Quelle substance ne l'a pas été ? Quel corps solide, liquide ou fluide n'est pas actuellement accusé de servir de réceptacle aux microbes ? Les microbes sont partout. Vous savez qu'il y en a dans les vieux livres, dans les vieux meubles, dans les vieux bibelots. Défiez-vous des tapisseries et des tableaux : il y en a ; défiez-vous des timbres-postes et des plaques de téléphone : il y en a ; défiez-vous des billets de banque et de la monnaie de billon : il y en a. Les roses en ont, l'Amérique a reconnu aussi qu'il pouvait y en avoir sur les joues des enfants. N'embrassez donc plus ; ne touchez à rien, ne faites rien, ne mangez rien, ne respirez rien : les terribles microbes sont là qui vous guettent !

On a bien découvert, depuis quelques années, que tous les microbes ne voulaient pas notre mort ; on les a calomniés, eux aussi. Il y en a de bienfaisants, paraît-il ; on assure même qu'il y en a d'indispensables. Mais voilà ! comment distinguer ceux-ci des autres ? Ils n'ont pas une sonnette au cou ! Et alors les pauvres gens sont perplexes : ils ne savent lesquels exterminer, lesquels recevoir à pores ouverts.

Cependant, les hygiénistes ont tellement voulu effrayer le monde avec les microbes, que le monde commence à en sourire. Il ne croit guère aux microbes qui le menacent dans les pétales d'une rose, il n'a pas l'air de se méfier beaucoup de ceux qui s'embusquent dans un billet de cent francs.

Mais les microbes de l'eau bénite, c'est une autre affaire. Ceux-là vont peut-être devenir sérieux. Le gouvernement n'est pas éloigné d'y croire. Ces microbes-là peuvent lui être d'un grand secours ; ils peuvent grâce à la crédulité publique éloigner quelques personnes de l'église, ils peuvent faire du tort à la religion et servir de prétexte à quelques nouvelles tracasseries contre les prêtres. Il faut les soigner. Ce sont des microbes de défense républicaine.

Une réflexion qui viendra peut-être à nos petits neveux est la suivante : " Comment se fait-il qu'à une époque où l'on prenait tant de précautions contre les microbes, où des arrêtés de

l'administration mettaient en garde le public contre tant de bacilles, où tant de mesures étaient édictées pour combattre les germes de la tuberculose, de la fièvre typhoïde, de la rougeole, de toutes les maladies microbiennes, comment se fait-il qu'on ait tout de même constaté autant de malades, qu'on mourût tout comme auparavant ?

Il est singulier, en effet, que la guerre aux microbes, poursuivie avec tant d'acharnement, depuis dix ans, n'ait pas produit des résultats plus appréciables. Consultez les statistiques, et vous verrez que malgré l'extermination effroyable de bactéries à laquelle on se livre, malgré tous les antiseptiques dont on inonde les coins et les recoins où on les signale, les maladies humaines font à peu près autant de victimes.

La durée de la vie n'a pas été augmentée. On meurt aussi jeune qu'autrefois. Tout se passe comme autrefois. Il n'y a que les fabricants de désinfectants qui éprouvent un changement sensible. Ceux-là n'ont plus besoin de vivre très vieux pour faire fortune.

C'est un résultat assurément, mais l'on pouvait espérer mieux, tout de même, de tant d'efforts scientifiques, de tant d'admirables théories.

Je crains bien que, malgré les découvertes louables des hygiénistes, malgré les progrès indiscutables de la médecine, le lot de la souffrance humaine ne soit irréductible, que la mort ne continue à rôder parmi nous, aussi active et aussi implacable.

Que les microbes de l'eau bénite n'effraient donc personne. Il ne peut y en avoir davantage, dans ces gouttes sanctifiées par les prières d'un prêtre, que dans les mille objets profanes qui nous environnent.

L'eau bénite est touchée par beaucoup de mains, c'est évident. Mais quelle chose ne l'est pas ? Est-ce que le pain dont nous nous nourrissons n'a pas eu de contact avec les mains de l'homme qui le retire du four, avec les mains de celui qui l'enveloppe, avec les mains de celui qui le porte, avec les mains de celui qui le sert ? Est-ce qu'une étoffe quelconque, une feuille de papier, un bouton, une épingle n'ont pas subi, avant de nous parvenir, le contact de mains innombrables susceptibles d'y avoir déposé le germe de toutes les maladies connues et inconnues ?

Il n'y aurait plus moyen de vivre si l'on s'inquiétait de tout cela. (1)

(1) Annales catholiques.

Les élections en Hollande

Les libéraux sectaires viennent de subir en Hollande une défaite semblable à celle des libéraux belges en 1884.

Au premier tour ils n'ont que 9 élus contre 22 catholiques, 22 protestants non sectaires et 4 autres de nuances diverses ; il leur est impossible de réparer leur désastre au ballottage, et le ministère devra se retirer.

Les Américains au Mexique

M. John W. Foster, qui était ambassadeur au Mexique durant la deuxième présidence du général Grant, est revenu ces jours derniers d'un voyage au pays auprès duquel il était accrédité naguère. Le correspondant à Washington du "New-York Commercial Advertiser" résume ainsi les impressions de voyage de M. Foster :

" Quand j'arrivai dans la ville de Mexico, en 1873, dit-il, c'était une chose inaccoutumée que d'entendre parler l'anglais n'importe où. C'était un fait assez rare pour que l'on se retournât dans la rue quand il se produisait. Maintenant on entend parler l'anglais dans les principaux cercles d'affaires de la ville de Mexico plus souvent, je crois, que n'importe quelle autre langue. Il y a une colonie américaine d'au moins 5,000 personnes, et ses membres sont parmi les hommes d'affaires les plus actifs et les plus influents de la capitale. . .

" De toutes les colonies étrangères dans la ville de Mexico, celle des Etats-Unis est de beaucoup la plus considérable et la plus importante. Il y a beaucoup d'allemands dans les affaires de commerce, et le négoce de la capitale et de quelques-unes des autres grandes villes est entre leurs mains jusqu'à un grand point. Mais il y a comparativement peu de capitaux allemands placés dans les entreprises minières, les établissements de banque ou les entreprises industrielles. Les Anglais ont mis beaucoup d'argent dans des maisons de banque, ainsi que les Français. Il

·y a comparativement peu de capitaux américains dans les banques bien qu'une banque américaine ait été organisée récemment. Mais les capitaux américains ont été placés en grande quantité et sur une étendue toujours croissante dans les entreprises industrielles, les chemins de fer et les divers projets ayant en vue le développement du pays.

·“ Ce qui est vrai de la ville de Mexico l'est aussi des autres grandes villes de la République. Il y a une nombreuse colonie américaine à Monterey, où les affaires viennent d'essuyer un grand “boom” par suite de la construction de fondeurs de minerais administrés par des Américains, et où l'on a établi deux journaux américains qui feraient honneur à presque n'importe quelle ville des Etats-Unis de la même grandeur.

·“ Les intérêts américains sont fortement en évidence aussi à Guadalajara, qui est la deuxième ville en importance de la République. A El Oro, situé à 2 ou 300 milles à l'ouest de la ville de Mexico, il y a une colonie d'environ 600 Américains, dont la plupart sont employés aux fondeurs. Il y a une autre colonie sur l'isthme de Tehuantepec, où des capitaux américains sont employés au développement du pays sur une grande échelle. En outre, on trouve des Américains dans des positions responsables sur les chemins de fer et beaucoup des ouvriers d'expérience dans les diverses industries viennent des Etats-Unis.”

Le mouvement démographique

·Le mouvement démographique dans la province de Québec, pendant l'année 1899, se résume comme suit : taux de la natalité, 33. 66 ; taux de la mortalité, 18. 40 par mille.

·Sur une population de 1,670,064, il y a eu 11,066 mariages, 56,760 naissances et 32,800 décès.

·En 1898, le taux de la natalité dans la province d'Ontario a été de 20, 4 seulement et dans la province de Québec, de 35, 70.

Population de la France

·D'après le recensement du 31 mars dernier la population de France est de 38,600,000 âmes. — ce qui fait une augmentation de 330,000 depuis le recensement de 1896.

Vols sacrilèges

La série des vols sacrilèges et des profanations, dit la *Semaine* de Montpellier, loin de s'arrêter, s'accroît tous les jours.

Depuis vingt ans, un département du midi a été le théâtre d'une centaine de vols d'église. Des bandes organisées parcourent les villes et les campagnes. Elles n'agissent plus, sans doute, à main armée, comme aux époques néfastes des guerres de religion ou de la terreur ; mais les résultats sont les mêmes. Comme en ces mauvais jours, les saintes espèces sont emportées dans d'ignobles repaires ; les vases sacrés vendus à vil prix à d'infâmes recéleurs, sont fondus ou expédiés à l'étranger ; quelquefois, hélas ! faut-il le dire ? ils servent à de sataniques orgies.

Dans les temps anciens, les violateurs des temples étaient condamnés *ad metalla*, c'est-à-dire aux travaux des mines à perpétuité.

A Rome, comme à Athènes, les législateurs avaient compris que le crime le plus grand était celui de *lèse-divinité*, le sacrilège.

La civilisation contemporaine nous a fait descendre d'un degré au-dessous du paganisme.

Au nom de la *liberté de conscience* qui ne diffère pas pratiquement de l'*athéisme*, le sacrilège public n'est soumis à aucune sanction. Il n'est pas même considéré comme circonstance aggravante.

Aux yeux des législateurs, un temple catholique n'est *qu'un local inhabité*, le vol des vases sacrés un vol ordinaire dont on a soin d'écartier toute préméditation d'homicide. Voilà où nous sommes arrivés après dix-neuf siècles de christianisme.

Bibliographie

SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC. Brochure in-8, pp. 30. Editeur Pierre Georges Roy, 1901.

Nos remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.

LA CHRÉTIENTÉ. *Philosophie catholique de l'histoire moderne*, par le R. P. Delaporte, M. S.-C. Un vol. in-8° de xvi-428 pages. Prix : 5 fr. ; franco en gare : 5 fr. 60. (Ancienne maison

Ch. Douniol, P. Téqui, libraire-éditeur, 29 rue de Tournon Paris.) Chez Garneau, Pruneau Kirouac, Québec.

Le savant cardinal Hergenroether écrivait un jour : " Dans l'histoire de l'humanité, la place principale revient à l'histoire de la religion . . . Une portion et la portion la plus excellente de l'histoire générale de la religion, c'est l'histoire de l'Église chrétienne. L'Église est une institution religieuse fondée par Jésus-Christ, Fils du Très-Haut, en vue de réaliser sur la terre le royaume de Dieu, dans un organisme indépendant et dirigé par Dieu ; son histoire est intérieure et extérieure. Intérieure, elle nous initie aux progrès théoriques et pratiques de l'Église, de son culte, de sa constitution et de sa discipline. Extérieure, elle nous fait connaître l'extension plus ou moins grande de l'Église dans les limites de l'espace et du temps, *ses rapports avec les États, avec les diverses sociétés politiques et religieuses.* "

C'est à mettre en relief cette pensée maîtresse, pensée originale et éminemment philosophique que le R. P. Delaporte s'applique dans son livre. Il ne s'agit plus de raconter l'histoire sur le ton sec et didactique de Fleury, ni " d'une main pieuse et savante " comme l'abbé Rohrbacher, ni de montrer, à travers les siècles, l'action incessante de la Papauté, comme dans l'abbé Darras et ses illustres continuateurs que représente encore Mgr Fèvre, à l'esprit si éminemment synthétique et philosophique. Notre auteur a visé plus haut.

Il a pris les conclusions de ses devanciers, conclusions qu'il appelle à juste titre la philosophie catholique ou l'intelligence de l'histoire des siècles chrétiens. Mais afin d'asseoir les jugements sur des faits tangibles et de ne pas construire en l'air un édifice destiné à crouler sous les moindres attaques de la critique, il excelle à brosser d'une main délicate et sûre, les principaux caractères d'une époque et à en dégager une idée générale. Il refait pour ainsi dire l'histoire par les idées et au-dessus des drames ou tableaux divers qu'offre chaque page, si sobre et si documentée, de son livre, plane l'Église, passe et repasse la religion avec ses institutions fécondes, avec ses héros et ses saints. Le monde s'agite, la politique bouleverse et refond les empires à son gré, elle le croit du moins dans son orgueil, et c'est là son erreur, elle n'obéit qu'à une force supérieure. Cette force n'a rien de la fatalité si chère aux conceptions du paganisme ; elle

émane du Dieu du Calvaire qui a reçu les nations en héritage pour les élever dans l'honneur et dans la sainteté, pour les enfants à la vie du Ciel et de l'éternité, après leur avoir procuré dans le temps une somme de bonheur qu'on chercherait vainement ailleurs.

Oui, comme le dit si bien le P. Delaporte, il n'y a que la philosophie catholique de l'histoire qui satisfasse la raison. Elle explique tout dignement, et rien ne s'explique sans elle.

De cette leçon du passé se dégage le programme de l'avenir. Chose digne de remarque, dans ses conclusions philosophiques, conclusions merveilleusement exactes et rigoureuses, l'auteur aboutit au même point que Léon XIII, écho lui-même de la parole de l'Apôtre: *Omnia instaurare in Christo*.

Ce livre, fortement pensé et remarquablement écrit, apparaît, de nos jours si troublés, comme une lumière inattendue dans les ténèbres de la nuit. Les catholiques, en le méditant, apprendront à mieux aimer l'Eglise, cette grande, cette unique école de civilisation et de respect. Ceux qui ne croient pas, s'il leur arrive de parcourir et de lire, en faisant taire leurs préjugés, ce livre écrit "de bonne foy", seront amenés à un sérieux retour sur eux-mêmes, et ils concluront avec les meilleurs esprits de notre temps, avec M. Brunetière et tant d'autres, avec le P. Delaporte et avec nous que: "Retourner à Jésus-Christ, ce n'est pas reculer vers des coutumes vieilles, c'est remonter vers la source de toute vérité, de toute force, de tout bien, pour les peuples comme pour les individus." LE MONNIER.

Calendrier

21	DIM.	b	VIII apr. Pent. Octave de la Dédicace. <i>Kyr.</i> des dbls. II Vêp., mém. du suiv. et du dim.
22	Lundi	b	Ste Marie-Madeleine, pénitente.
23	Mardi	r	S. Apollinaire, év. et mart.
24	Mercr.	b	(Vigile) S. Bonaventure, évêque et docteur (14).
25	Jedi	r	S. Jacques, apôtre, <i>2 cl.</i>
26	Vend.	b	Ste Anne, Mère de la B. V. M., Patronne de la province, 1 cl.
27	Samd.	†b	De l'octave de Ste Anne. [avec octave.

Memento hebdomadaire

QUÉBEC. — Les Quarante-Heures auront lieu à Sainte-Pétronille, le 21 ; à Saint-Alban, le 22 ; à Saint-George, le 23 ; à Saint-Marcel, le 24 ; à Sainte-Agathe, le 25 ; à N.-D. de Lévis, le 26.

Directeur, M. l'abbé D. Gosselin: Charlesbourg, Qué.